

lui et la plupart d'entre nous ces relations d'amitié qui ne devaient finir que trente ans après par son trépas prématuré. C'est là que, nous aussi, nous avons pu apprécier les qualités de son cœur et les grâces de son esprit ; mais déjà même nous pouvions voir par l'impression qu'il éprouvait à l'aspect des souffrances humaines, par les soins qu'il prenait pour les soulager, par ses regrets souvent répétés sur l'impuissance de l'art, combien il en coûterait un jour à son âme sensible pour persévérer dans une profession qui, à côté de succès honorables et flatteurs, attriste et refroidit quelquefois le zèle le plus ardent par plus d'un genre de déception.

Après avoir appris, théoriquement et par une pratique longue et laborieuse, les éléments de l'art de guérir ; après s'être fortifié dans la connaissance profonde de l'anatomie, de la physiologie et de la chirurgie, bases solides et indispensables de la médecine, Pichard alla demander à l'école de Paris le complément de ses études médicales ; il consacra plusieurs années encore à ce travail consciencieux ; brillant dans les examens qu'il eut à subir, il couronna ses épreuves par une thèse remarquable qu'il soutint le 31 août 1811, et qui lui valut le titre de docteur en médecine. Cette thèse est intitulée : *Essai sur les phénomènes de la puberté considérés dans l'un et dans l'autre sexe*, in-4°, 52 pages.

Sous ce titre modeste, notre confrère donne l'histoire complète de cette intéressante époque de la vie. Ce sujet, si délicat à traiter, prêtait au développement des connaissances les plus variées. Anatomiste exact, physiologiste profond, moraliste sévère, Pichard sut réunir dans cet ouvrage, à la justesse et à la profondeur de la pensée, l'élégance et l'harmonie du style. Le médecin y trouve,